HAL
open science

Donner un statut à l'objet : De quelques transferts fonctionnels dans l'Himalaya oriental

Pascal Bouchery

To cite this version:

Pascal Bouchery. Donner un statut à l'objet : De quelques transferts fonctionnels dans l'Himalaya oriental. De la Gaule à l'Orient méditerranéen. Fonctions et statuts des mobiliers archéologiques dans leur contexte, 2019, 9782724707175. hal-03712196

HAL Id: hal-03712196

https://hal.science/hal-03712196v1

Submitted on 2 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Donner un statut à l'objet :
De quelques transferts fonctionnels dans l'Himalaya oriental

(Introduction au colloque international « Les mobiliers archéologiques dans leur contexte », Poitiers, 27-29 octobre 2014)

Pascal Bouchery, Université de Poitiers

Archéologues et anthropologues ont en partage l'altérité. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles, bien que les deux disciplines soient très différentes, pour peu qu'ils en aient la curiosité ils se sentent assez vite familiers les uns aux autres. Pour l'anthropologie, l'altérité est constitutive, elle représente en quelque sorte l'objet d'étude lui-même. L'archéologue, lui, est souvent doublement étranger aux sociétés qu'il étudie, par la chronologie et par la différence culturelle. Pour appréhender l'altérité, le décentrement et la démarche comparative sont incontournables, non seulement à travers la mise en perspective de sociétés séparées par l'espace et/ou le temps, mais aussi par la confrontation de diverses approches disciplinaires, chacune ayant élaboré ses propres concepts. C'est à ce titre que le contexte archéologique intéresse l'anthropologue. À vrai dire nous n'utilisons pas −ou très peu− cette notion, du fait que nous avons le loisir d'observer les activités humaines dans leur immédiateté, et surtout l'immense privilège de pouvoir nous en faire expliquer le sens par les acteurs eux-mêmes. Elle se révèle par contre essentielle en archéologie, car il s'agit non seulement d'identifier le statut et la fonction des objets retrouvés sur un site, mais aussi de reconstruire l'activité sociale, l'événement qui a conduit au dépôt d'artefacts ou de matériaux dans un lieu donné avec une intention particulière, les deux aspects s'éclairant mutuellement.

En guise de préambule à ce travail collectif réalisé par des archéologues, je souhaiterais attirer l'attention sur la complexité des réalités sociales qui peuvent venir piéger la réflexion portant sur l'identification de la fonction d'objets étudiés en contexte. Je voudrais aussi, de façon bien modeste, plaider pour une prise en compte dans cette tâche ardue de la nature des échanges interculturels entre sociétés vivant au contact les unes des autres. Pour cela je prendrai l'exemple d'un terrain bien

éloigné de l'Europe occidentale et du monde méditerranéen mais qui m'est plus familier, l'État indien d'Arunachal Pradesh. qui correspond à la partie de l'Himalaya oriental coincée entre le Tibet chinois et les plaines de l'Assam (fig. 1). Celui-ci, notamment dans sa partie centrale, est peuplé de groupes ethniques de langues tibéto-birmanes officiellement qualifiés de « tribus » (*tribes*[1]), dont la particularité est d'être demeurés jusqu'à nos jours en marge des deux grandes religions de cette région du monde que sont l'hindouisme et le bouddhisme. Je m'intéresserai plus précisément ici aux artefacts utilisés par ces sociétés qui ne rentrent pas dans la catégorie des biens d'usage, en étudiant leur changement de statut et/ou de destination lorsque ceux-ci transitent d'un univers culturel à un autre.

Pour les besoins de ma démonstration, je m'autorise une projection fictive dans le temps, en essayant d'imaginer quelles traces matérielles des archéologues pourraient bien être amenés à exhumer, d'ici quelques centaines d'années, de la présence de ces sociétés agro-pastorales ayant vécu durant la première moitié du XXè siècle. Peu de choses assurément, car ces populations, comme toutes celles occupant les franges montagneuses de l'Asie du Sud-Est continentale, vivent avant tout dans des « univers végétaux » (Dournes, 1969). Les biens durables de cette époque sont essentiellement des outils agricoles, des armes, des parures minérales (colliers) et métalliques (bracelets, ceintures, pendentifs), ainsi que des biens de prestige (pour la plupart en bronze). Cependant, nos archéologues imaginaires ne manqueraient pas d'être intrigués par la découverte, par centaines, de dépôts d'artefacts métalliques appartenant au registre religieux, en l'occurrence celui du lamaïsme tibétain : des clochettes de prière (en tibétain *dril-bu*), des petites cymbales (tib. *ting-shag*), des plateaux et bols d'offrandes en cuivre ou en bronze (tib. g*zhong-pa*), des « bols chantants » utilisés en contexte bouddhique comme instruments de musique pour la méditation[2]. Au Tibet et au Népal tous ces objets, hormis le dernier, sont employés par les moines au cours de la liturgie ordinaire, essentiellement à l'intérieur des monastères (photos 1-3). De monastère, pourtant, nos archéologues n'en décèleraient nulle trace, et pour cause, il n'en existe pas... Où ces objets seraient-ils retrouvés? Disséminés dans les forêts à la périphérie des sites habités, à raison de quelques spécimens par dépôt, plus rarement à l'emplacement des maisons, autant d'indices permettant d'identifier *a priori* des assemblages associés chacun à un contexte d'enfouissement volontaire.

1 Le terme exact est « tribu répertoriée » (*Scheduled Tribe*).
2 Il s'utilise en frottant une mailloche sur sa circonférence, ou en le frappant avec un maillet de feutre.

1. Clochette tibétaine de cérémonie (*dril-bu*).

2. Petites cymbales (*ting-shag*).

3. « Bol chantant » en cuivre.

L'absence de restes de temples bouddhiques leur suggérerait un détournement de la fonction originelle de ces objets. Oui, mais lequel ? Leur morphologie ne permet pas de leur assigner un statut ni une fonction différents de ceux qu'ils possèdent en contexte rituel lamaïque, même si certains modèles de fabrication locale présentent des traits plus grossiers par rapport aux originaux tibétains. Seule l'absence systématique de battant sur les clochettes oriente vers une destruction volontaire de l'élément permettant à l'objet de remplir sa fonction première, et prouve que l'instrument n'a pas été utilisé à des fins d'accompagnement musical. Parvenus à cette étape, nos archéologues seraient peut-être tentés d'imaginer qu'ils sont en présence de dépôts votifs.

En optant pour une telle interprétation cependant, non seulement ils donneraient un sens erroné à ces objets, mais ils passeraient aussi à côté de la clé permettant l'appréhension du contexte archéologique qui leur est associé. Celle-ci, en effet, réside non pas dans l'univers de significations religieuses propre au lamaïsme tibétain, pas plus que dans les systèmes de représentations « animistes » des sociétés tribales, mais dans les *conditions historiques qui ont amené ces deux univers à entrer en contact.*

Le pèlerinage de la Montagne du Cristal Pur (Dakpa Sheri)

Pour comprendre les raisons pour lesquelles des objets du culte bouddhique ont été diffusés en aussi grand nombre dans une zone de peuplement non bouddhiste, il faut se référer à l'État tibétain tel que celui-ci a existé avant l'invasion chinoise de 1959 sous une forme duelle, à la fois religieuse et civile. Le lamaïsme tibétain reconnaît l'existence de sites sacrés faisant l'objet de pèlerinages sous la forme de circumambulations, soit à titre individuel de la part de laïcs désirant acquérir des mérites spirituels, soit avant les années soixante sous le patronage de l'État au cours de processions massives rassemblant durant quelques jours des dizaines de milliers de pèlerins. En dehors de Lhasa, capitale qui constitue en elle-même un lieu-saint, il s'agit pour la plupart de lacs ou de montagnes remarquables localisées à la périphérie du Tibet historique. Parmi ces dernières figure le mont Dakpa Sheri (5735 m), la « Montagne du Cristal Pur », situé aux confins du territoire tibétain, dans le district de Tsari (fig. 1). Au-delà, en direction du Sud, s'étend une vaste zone de moyenne montagne (l'Arunachal Pradesh d'aujourd'hui) qui, jusque dans les années cinquante, n'était administrée ni par les Tibétains, ni par les Anglais, ni par les Chinois, et dont les habitants étaient désignés par les Tibétains, collectivement et de façon péjorative, par le terme Lopa, littéralement « barbares du Sud ».

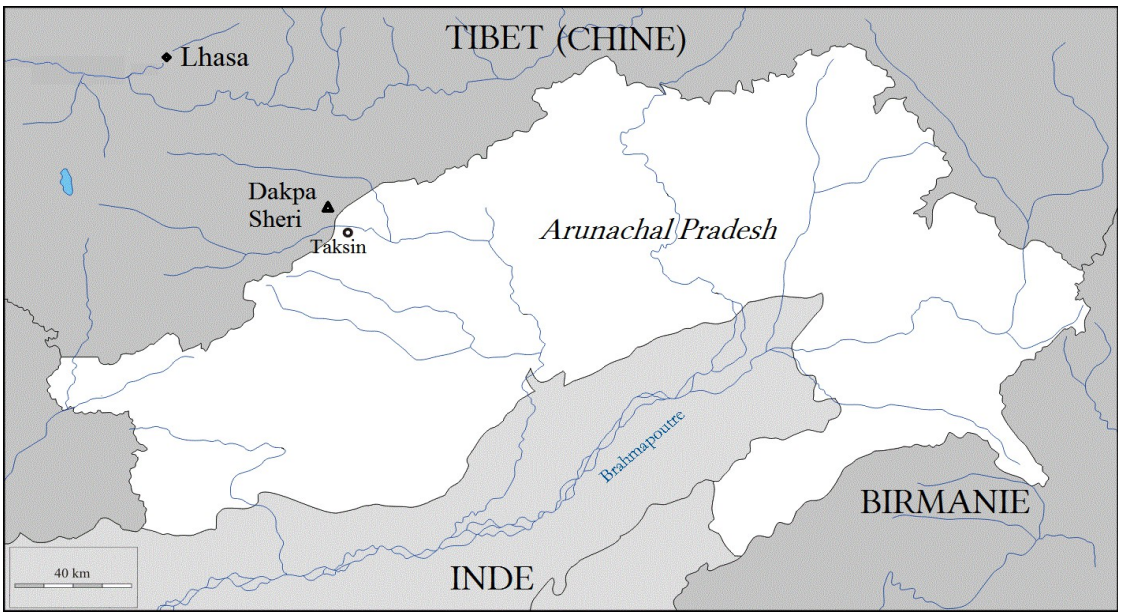


Fig. 1 : Localisation de la montagne sacrée Dakpa Sheri dans le cadre des frontières actuelles.

Avec les monts Kailash et Amye Machen, la montagne Dakpa Sheri est l'une des plus sacrées du Tibet. Elle faisait l'objet d'un culte d'État régulier qui a perduré sous la forme d'un pèlerinage de masse jusqu'en 1956. Un circuit court (*kingkor*) était parcouru annuellement ; il se contentait de circonscrire la montagne, et demeurait sur l'ensemble de son parcours dans les limites du territoire administré par Lhasa. Un autre (*rongkor chenmo*), beaucoup plus long, n'était emprunté que les années du Singe du calendrier astrologique tibétain, soit tous les douze ans. Il s'étalait sur trois mois et pouvait rassembler jusqu'à cent mille pèlerins. À la différence du premier trajet, celui-ci pénétrait profondément en pays lopa et nécessitait, durant les six jours de marche requis pour effectuer la circumambulation, la présence d'une petite troupe armée stationnée aux abords de la frontière.

Afin de s'assurer la neutralité des tribus Na, Mra et Tagin sur les territoires desquels devaient pénétrer en grand nombre les pèlerins, afin aussi de garantir la sécurité de ces derniers, les autorités tibétaines étaient contraintes d'établir chaque année avec elles des traités de paix, moyennant le versement de tributs (*lodzong*). En échange de la remise de présents, les « barbares » situés par-delà la frontière s'engageaient à ne pas attaquer ni rançonner les Tibétains, et à leur venir en aide au besoin. Détail particulièrement significatif, ces traités revêtaient la forme des pactes d'alliances (*dapo*) scellés entre tribus. Ils impliquaient notamment le sacrifice d'un bovin, acte réprouvé, s'il en est, par les autorités ecclésiastiques du Tibet.

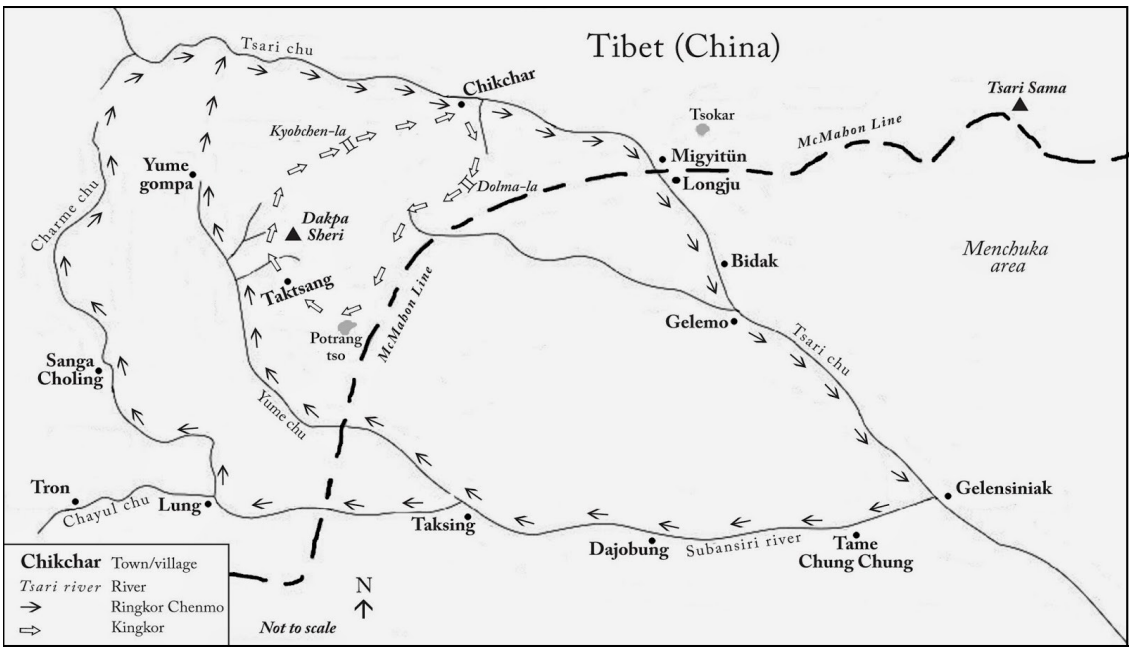


Fig. 2 : Les deux circuits de pèlerinages autour de la montagne sacrée Dakpa Sheri. Seul le plus grand (*rongkor chenmo*) traverse des territoires situés au-delà de la frontière de l'État tibétain, représentée sur le schéma par la ligne McMahon (Source T. Huber, 1999).

Le contexte singulier de ce contact entre deux univers culturels, que tout ou presque opposait, a généré une forme d'interaction pour le moins originale : à la faveur d'un accord politique conclu entre l'État tibétain et quelques villages transfrontaliers, des objets du culte lamaïque ont été transférés en masse à des populations non bouddhistes, en l'absence de tout processus de bouddhisation. Surtout, ce sont les populations tribales méprisées par les Tibétains qui sont restées maîtres dans la sélection des éléments empruntés à la culture dominante, non l'inverse, de même que l'on voit ici l'État s'acquitter d'un tribut envers les « barbares », et non l'inverse. Tout naturellement, les tribaux ont choisi parmi les biens durables en provenance du Tibet ceux qui pouvaient constituer une richesse à leurs yeux, c'est-à-dire essentiellement du prestige, et ils ont privilégié les objets métalliques. Les armes, notamment les épées, figuraient invariablement au titre des tributs remis de la part du gouvernement tibétain (*Ganden Phodrang*). Les pèlerins membres de l'aristocratie ou du clergé avaient également la possibilité d'apporter avec eux des objets du culte plus ou moins usagés, dont ils se débarrassaient en les troquant auprès des Lopa. Le village de Taksin, situé sur le parcours du pèlerinage, est ainsi devenu au cours des siècles le point d'entrée de milliers de petites cymbales et clochettes du culte lamaïque, acquis par le tribut ou le troc, qui ont ensuite été diffusées dans l'ensemble de la zone tribale. Cela alors même que le gouvernement tibétain interdisait aux Lopa de franchir la frontière à cet endroit, de peur que ceux-ci ne saccagent les lieux de culte de la région.

Une fois aux mains des tribaux, ces objets trouvaient leur place dans les circuits d'échange traditionnels, remplissant de façon concomitante ou alternative plusieurs fonctions :

− Ils pouvaient servir, à titre de gage, à sceller des pactes de paix ou consolider des réseaux d'alliances politiques entre groupes locaux.

− Comme prestations matrimoniales, ils entraient communément dans la liste de biens requis pour le paiement du prix de la fiancée (*bridewealth*).

− Ils permettaient de payer la rançon pour des prisonniers ou, en cas d'homicide, payer le prix du sang (*Wergeld*).

− Ils pouvaient être échangés contre certains biens d'usage (*p. ex.* du riz) selon des systèmes de conversion prédéfinis.

Autrement dit, ils étaient utilisés à la fois comme biens de prestige et comme monnaie-équivalent restreint, c'est-à-dire comme des richesses permettant l'acquisition de certains biens (jamais de tous), circulant dans des sphères d'échange particulières entre groupes déterminés, principalement comme moyens de paiement ou de dédommagement, c'est-à-dire comme substituts d'humains en cas de mariage, homicide, guerre, etc. (Qiggin, 1949 ; Godelier, 1996 ; Dupuy, 2001). Des variations locales sont attestées : certains groupes comme les Apatani se servaient des clochettes de prière uniquement comme monnaie (photo 4), mais elles possédaient une double nature chez leurs voisins Nyishi, à la fois monnaie et bien précieux donné à l'occasion de la contraction d'alliances politiques (Fürer-Haimendorf, 1962). Clochettes et cymbales figuraient parmi les items réclamés au titre du prix de la fiancée et revenaient à la famille de la mariée. Les mères en transmettaient une partie à leurs filles en même temps que d'autres ornements, ces objets pouvaient alors se retrouver comme éléments de la parure féminine. Les cymbales disposaient de trous réalisés par les forgerons tibétains pour y faire passer des lanières ; ils ont tout naturellement servi pour y insérer des lianes et confectionner des ceintures (photo 5). D'une façon générale, tous les objets métalliques du culte lamaïque ont été employés comme parures féminines, jusqu'aux bols métalliques retournés dont les femmes Adi se coiffaient le jour de leur mariage (photo 6). Les plus gros ou les plus insolites d'entre eux finissaient souvent par être conservés dans les familles comme *sacrae*, auxquels des pouvoirs magiques étaient attribués, et toutes sortes de légendes associées.

1. Apatani examinant une clochette tibétaine utilisée comme monnaie
(Cl. Von Fürer-Haimendorf/SOAS, 1944-45)

5. Jeune femme nyishi portant une ceinture de cymbales tibétaines.

6. Jeune femme adi coiffée d'un bol tibétain en bronze le jour de la noce. (Cl. A. Stirn et P. Van Ham, *The Seven Sisters of India*, Ahmedabad, Prestel-Mapin, 2000)

Donner un statut à l'objet

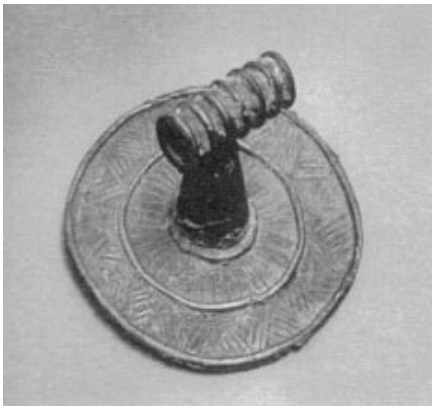
En anthropologie comme en archéologie, nous avons l'habitude d'utiliser une typologie qui distingue le bien d'usage, le bien de prestige, la marchandise et la monnaie. Les archéologues sont parfois enclins à définir un bien de prestige comme un artefact doté d'un certain nombre de caractères intrinsèques : matière rare ou d'origine lointaine, processus de fabrication complexe, riche ornementation, absence d'utilité pratique connue (Gallay, 2013). En anthropologie nous préférons le définir comme un objet soustrait du domaine économique qui perd sa valeur d'usage pour acquérir une valeur sociale ou symbolique (Godelier, 1971). Nous sommes amenés à privilégier cette définition parce que nous savons d'expérience que toutes sortes d'objets, même les plus ordinaires, peuvent être utilisés comme biens de prestige, qui ne sont pas particulièrement travaillés, et parfois même assez communs. C'est donc plutôt le *détournement* de la fonction originelle qui signale qu'un bien d'usage, qui a pu être acquis à l'origine comme marchandise, « change de rôle » pour remplir désormais une fonction exclusivement sociale. Un exemple typique est celui des armes figurant dans la liste des objets requis pour le paiement des prestations matrimoniales, dont la valeur ne s'apprécie pas tant par rapport à leur capacité fonctionnelle (ils sont souvent hors d'usage) qu'en vertu de leur ancienneté ou de leur origine.

Dans cet exemple himalayen, nous assistons en réalité à plusieurs détournements, que l'on pourrait qualifier de « chaînes de transformations » à la fois fonctionnelles et statutaires : en traversant la frontière, des objets du culte bouddhique (*sacrae*) deviennent des biens de prestige ; parallèlement, à mesure leur usage se généralise dans les régions tribales ils sont utilisés comme monnaies primitives, à l'image des clochettes de prière ; enfin, sans doute du fait de leur rôle de premier plan dans le versement des compensations matrimoniales, ces mêmes objets se retrouvent comme éléments de la parure féminine, attestant de la richesse des familles.

Sacra → bien de prestige → monnaie primitive
→ parure féminine

D'autres transformations peuvent être remarquées : parmi les sociétés du centre de l'Arunachal Pradesh, aucune n'utilise les épées tibétaines comme armes (les épées de facture locale sont plus courtes), mais celles-ci figurent invariablement parmi les biens nécessaires au versement du prix de

la fiancée, tout comme elles accompagnent le paiement des compensations pour les infractions les plus lourdes au regard du droit coutumier. Le changement opère ici dans le sens arme → bien de prestige → monnaie. Des pièces de monnaie tibétaines ornent certains colliers de perles, attestant d'un autre transfert fonctionnel, cette fois dans le sens monnaie → parure. On voit aussi, chez les Apatani, des bols chantants tibétains se transformer en objets de pouvoir liés à l'histoire du groupe et à son implantation sur le lieu de résidence actuel. Dire que ces bols constituent des *sacrae* dans les deux sociétés est insuffisant : d'un univers de croyances à l'autre l'artefact passe en réalité du statut d'instrument rituel à celui d'objet de culte, et sa fonction change du tout au tout, car en contexte tribal le bol métallique n'est pas utilisé rituellement et ne sert jamais à produire des sons. Toujours chez les Apatani, on trouve aussi parmi les objets sacrés préservés dans les familles, à l'abri des regards, quelques pointes métalliques richement travaillées. Celles-ci ne sont autres que des insignes militaires de l'armée tibétaine, des *regaliae* donc, dont on ne sait comment ils sont arrivés là mais qui témoignent d'un autre glissement fonctionnel, cette fois dans le sens *regalia* → *sacra*. Enfin il faut souligner le caractère polyvalent de plusieurs objets détournés : clochettes de prière et autres artefacts métalliques de forme circulaire (photo 7) sont utilisés tour à tour comme médium de conversion dans le système de troc, bien de prestige entrant dans la composition du prix de la fiancée, moyen de dédommagement dans des conflits impliquant plus particulièrement des femmes, parure féminine, amulette et même parfois vecteur de sorts, l'objet devant alors être purifié rituellement pour être à nouveau porté.



7. pièce métallique en bronze utilisée comme monnaie, bien de prestige et amulette.

Les exemples pourraient être multipliés, mais revenons à nos archéologues et à leur questionnement initial. L'énigme trouve finalement sa résolution dans le statut des objets lui-même : on l'aura

compris, le contexte ici n'est de nature ni domestique, ni cultuelle ni commerciale. Et pourtant, certains de ces produits façonnés par l'homme sont des *sacrae*, d'autres circulent sur de longues distances et sont utilisés comme « monnaies primitives » au sens anthropologique, d'autres encore sont employés comme parures, amulettes ou talismans. Tous cependant constituent des biens précieux, et à ce titre doivent être conservés précieusement. L'enfouissement volontaire de petites collections d'artefacts, de manière disséminée à la périphérie des sites habités, traduit simplement la volonté de la part des familles de soustraire ces richesses à la convoitise d'autrui, ainsi qu'aux dégâts causés par les incendies éventuels, fréquents dans les habitations constituées uniquement de bois, bambou et chaume. En bref, ce sont de simples cachettes. Mais pour le comprendre, faute de témoignage direct ou indirect, il faut saisir d'abord l'enchaînement des transformations fonctionnelles et symboliques qui ont affecté ces objets en passant d'un ensemble de sociétés à un autre. Ceux-ci ne peuvent s'appréhender qu'à la lumière de l'analyse de la *situation sociale* qui se trouve à l'origine du contact très particulier établi entre l'État tibétain d'un côté, de l'autre un ensemble de sociétés tribales non intégrées à lui, réfractaires même à la religion que celui-ci représente et qu'il tente de propager par-delà ses frontières. Elle seule, *in fine*, peut permettre l'identification du contexte.

Références

DOURNES, J., *Bois-Bambou. Aspect végétal de l'univers Jöra*i, Paris, Éditions du CNRS, 1969.

DUPUY, F., *Anthropologie économique*, Paris, A. Colin, 2001.

FÜRER-HAIMENDORF, C. von, *The Apa Tanis and their neighbours: A primitive civilization of the eastern Himalayas*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1962.

GALLAY, A., « Biens de prestige et richesse en Afrique de l'Ouest : un essai de définition », C. BAROIN, C. MICHEL (éds.), *Richesse et sociétés. Colloques de la Maison de l'Archéologie et de l'ethnologie René Ginouvès, 9,* Paris, de Boccard, 2013, p. 25-36.

GODELIER, Maurice,

- « L'anthropologie économique », J. COPANS, S. TORNAY, M. GODELIER, C. BACKÈS-CLÉMENT, *L'anthropologie : science des sociétés primitives ?*, Paris, Editions E.P./Denoël, 1971, p. 225-37.

- *L'énigme du don*, Paris, Flammarion, 1996.

HUBER, Toni, *The Cult of Pure Crystal Mountain. Popular Pilgrimage and Visionary Landscape in Southeast Tibet*, Londres/New York, Oxford University Press, 1999.

QUIGGIN, A. H., *A Survey of Primitive Money. The Begining of Currency*, Londres, Methuen, 1949.